littérature

MICHEL HOËLLARD

Oraison fun

Explorer, à travers les grands anciens et les courants de pensée, des pistes permettant d'appréhender notre temps… et donner la parole aux textes contemporains qui sauront exprimer les appels, les plaintes, les révoltes de la part fragile du monde.

SULLIVER

ORAISON FUN

La collection *Littératures actuelles*

Une collection de littérature francophone qui fait entendre des voix singulières, des langues où se côtoient la sensibilité poétique et la conscience politique. Les thèmes traités sont abordés sous des angles inédits, à l'écart des codes et des modes. L'interrogation sur la place de l'humain dans le monde d'aujourd'hui constitue le fil rouge qui relie les textes entre eux.

© Éditions Sulliver, 2018

editions@sulliver.fr
www.sulliver.com

MICHEL HOËLLARD

Oraison fun

ÉDITIONS SULLIVER

Du même auteur

Lunes noires (roman), EPV, Nantes, 2001.
Inseguendo le lune, traduction en italien par Anna Berra (nouvelles), Effigie, Milan, 2005.
Ronde séminole, Sulliver, 2011.

Souvent – pas tous les jours – tu meurs à 22 : 30.
Souvent tu nais – pas tous les ans – un 8 février.
Il suffit de suivre la pente
Pour trouver un coin où loger.

Tu crois qu'il s'en remet ?
Mac ?
Ouais.
Non. On ne se remet pas quand on a perdu une femme comme ça.
Tu parles s'il s'en remet. Il s'en remettra jamais…
Ni maintenant, ni demain, jamais.

Cormac McCarthy,
Des villes dans la plaine.

1

Après la vie que t'as vaincue t'es au cimetière ; j'y reviens. Certainement chaque jour défraîchi et chaque nuit à émietter.
La vie ? Un élan qu'on le voudrait croire comme si de rien oui et non rien puisqu'en cette nuit de mi-juillet t'as discrètement fait ton entrée au royaume des amoureuses sans retour.
Un bel été comme tout et pas loin du cœur géographique de l'Hexagone. Dix-sept sept d'une belle saison plein pot de soleil sans averse.
T'es maintenant au Père Lachaise et il me suffit de le savoir pour un peu t'adresser la parole. Te parler comme si t'y vivais et tout te raconter ou pas du jour en cours ou bien me taire. Tromper l'absurde en te fixant dans ton blanc d'urne où tout si lent qu'est impossible à dire le feu, l'histoire du deuil et davantage en deux trente ou mille paragraphes…

Le monde est loin et la ville et le vent dans les bosquets secs et c'est pas l'art des trépassés aux alentours qui va

m'en empêcher l'écho. Du tout. Je demeure ton seul ventriloque tant et si bien que le silence à ton oreille vaudra jamais mieux que le plaisir de fouir ta mort comme une taupe.
Puisqu'on meurt.
Bingo !
Qu'un jour n'a plus de lendemain.

Mais d'abord faut pas *prologuer* (et toc mon logiciel qui reconnaît *épiloguer* sans faire la gueule, *prologuer* non. Il souligne même le truc en rouge comme un corrigé du lycée.)
Prologuer hein, pas question.

Sans déconner, Muriel, mettre ta mort à l'aise reste quand même l'objet de ces pages. J'ignore si elles seront à la hauteur mais t'es le sujet inépuisable tant tes vie et souffle survivent. Aussi, te connaissant de peau et d'âme je voudrai pas par quatre chemins. Rien chantourner et dire pour d'autres l'énigme de ce deuil qui rôde et quel gouffre s'ouvre à partir de quoi non plus picoler solitaire ou chérir quelques ravissantes mais chercher une nouvelle tronche à la réalité quand mourir c'est tailler vif dans la taie des larmes pour tous et dans ces lignes en pâture pour survivants et dans ces phrases, ces viandes trouées et l'autre terre là le monde qu'arrêtent pas de tournevirer malgré tout preuve qu'on a joui de qui n'est plus, de qui on a vu ne plus être et qu'on l'a même scribouillé…

… quand tu dis :
Maman bien sûr est aux fourneaux on entre ici par la cuisine avant que mes parents n'achètent cette vieille ferme berrichonne où un homme s'est tué qu'habitait là avec quelques bêtes partageait sa vie avec elles lui-même animal va savoir tournicotant entre la grange la seille le verger et le potager un homme au fin fond des bleds racornis replié sur lui solitaire et taiseux tout le temps. Il se serait pendu à une poutre celle-là la grosse ?
Nous on arrive tous de la ville et les provinces ici ou là toujours lointaines un peu effrayantes même des fois. Plutôt lassantes trop *nature* et sans chichis. Juste on s'y réunit ensemble c'est déjà bien dans ce pays sorcier loin des villes. La maison ouvrait sur l'étable et l'étable ouvrait sur la mare. *Ouvrir* d'ailleurs est un grand mot les embrasures sont peu nombreuses et c'est pas rare qu'en plein jour il faille faire la lumière. Papa a agrandi l'espace les espaces de tous les côtés mais la masse de la maison reste toujours assez oppressante. Comment c'était l'époque ancienne ? Trois vaches et un goret s'abreuvant un champ des corbeaux noirs aux nuages absorbés dans leur indifférence et des voisins qu'on salue de loin au hasard d'un chemin creux. Dont on se méfie aussi bien sûr et jalouse d'à peu près tout.
Dans la grande pièce du bas entre la cheminée froide de l'été et la table familiale je les regarde

donc vivre parler. Je me balance au rocking-chair. Il couine. Je mange une pomme jambes croisées et personne me voit mon pied en l'air se balance doux personne le voit. Ils se font un *Trivial Pursuit* et rient fort. Je les regarde c'est eux que j'aime. Michel pour une fois s'anime. La question tiens lui est posée d'un pays en face Zanzibar. Il répond sûr de lui Tanzanie mais le petit Pol blondinet féru de monstres en tous genres il ne lit pas *Tanzanie* écrit sur le revers du carton qu'il tient mais par réflexe *Tasmanie*. Pour lui comme les autres à son âge ce qui est loin est mieux connu que le voisinage et à défaut de géographie il connaît le Dragon de Tasmanie. Il dit donc Tasmanie à voix haute. Michel méchant rigole que non du tout c'est la Tanzanie qu'est face à Zanzibar. Le gamin se renfrogne. Ils sont drôles c'est pareil ils se fâcheraient ils sont capables. Mon père morigène son petit-fils chéri d'un *voyons Pol c'est* Tanzanie *qu'est écrit là, regarde*. Pol : *Mais non… oh si*. Piteux mon blondinet neveu. Je le vois baisser les yeux les cils un ange passe. Personne ne fait attention à moi j'en suis je suis d'eux avec eux et jamais moins on n'observe jamais quiconque en particulier dans cette famille. Sûrement la définition d'une famille : zéro sujet mais des liens entre. Je les aime. La Tasmanie sortie du film revient sous forme de dragon ce qu'il en reste. Revient en film. Michel raconte que les Tasmaniens ça serait même les seuls au monde

de complètement exterminés. Ah ? Je digère pas très bien le canard-orange d'à midi. L'immense cheminée est vide. Je ne me sens pas de rester là plus longtemps. Je veux dire : estomac fusées brûlantes et aussi derrière le cou prendre garde à ce qu'on voit pas. Joyeux blessé apeuré consciencieux malade tribade quand c'est mort plus rien de tout ça n'a lieu. Mais bon encore un peu puisque ça m'amuse. Être ensemble ou prendre sur soi. Je leur dois. À tous qui sont là et même aux petits pianotant leurs tablettes auxquelles j'ai décidé de ne jamais rien tenter de comprendre. Je jette un œil sur eux les deux garçons chaque son écran. Être ensemble, ça voudra dire quoi demain ? *Oui c'est Tanzanie* concède Pol. Michel sourit pas trop pédant et me surveille l'œil en coin. J'ai l'habitude et lui aussi. Il sort fumer – *son signe de clope* – et maintenant un autre le remplace en face encore du petit Pol. Un autre qui connaît moins de choses mais plus gracieux ? Ils rient parlent haut toujours boivent des jus de fruits de la tisane. Le vieux chêne danse dans la fenêtre. Michel revenu dans mon dos sur ma nuque son haleine de tabac. Ma mère s'affaire encore en cuisine avec ma petite sœur. Mon père veille à ce que tout se déroule au mieux mâle dominant du haut de ses sourcils de plus en plus touffus avec l'âge et ombrageux. Faudrait lui dire mais personne n'ose. Je les vois je peux entendre leurs voix entendre couiner la porte de l'armoire

ouverte puis refermée sans cesse entendre battre la maison et ses poutres ses bois ses têtes de gibier empaillées. Fatiguée. Je tiens plus trop debout non plus j'essaie mais non faudrait prendre ma canne anglaise mais je trouve le côté jambe pétée des sports de glisse trop ridicule et puis aussi c'est pas ma jambe mais le cerveau qui lâche des bouts. Reflet pendu fille perdue.
Cracher sur le corps tout est là cracher de mépris sur la maladie et le corps débile. Chair de merde. Membres passifs. Médecins malades ou le contraire. Être non pas plus dans mon corps mais l'être en nue-propriété. Qu'est-ce que ça change ?
Je me lève. On sort. Je nous sortons. C'est la méridienne au soleil et je tiens mon homme à mon bras pour un vrai grand tour du jardin. Le ciel aussi s'appuie dessus et il me récite un poème érotique du grand Staline :

Épanoui, le bouton de rose
Se jette sur la violette au bleu blêmissant
Et, sous le souffle léger de la brise,
Le muguet s'incline sur l'herbe.

Hi-hi… Nos ombres nous précèdent et atteignent *mon* arbre avant moi ses bouquets du bas. On s'arrête. Elles aussi. On s'écarte. Elles pareil. On repart. Elles démarrent et dépassent maintenant l'arbre planté à ma naissance entre nous et elles rampent d'abord puis grimpent légèrement sur le bas laiteux du tronc et autour sur la grille qui le protège comme en ville.

Clepsydre horloge cadran tic-tac le temps passé vécu à passer encore et qui marche à la perfection tic-tac dont mon père est pas peu fier. Deux ombres si on attend qui bougeraient quand même un peu mais on repart enlacés trop tôt sans vérifier comment elles jouent sans nous vers la flamme verte des ajoncs hauts sur la mare plus loin là-bas et l'arbre des autres rituellement planté à chaque naissance par cette famille de mécréants. Polythéisme druidique à quartz et le tintouin des racines qui remontent au ciel puis on les laisse main dans la main disparaître derrière comme devant. Michel à mon bras ma tête blottie. On marche. Même si je me trouve branlante j'avance. Drôle de juillet gris-bleu souris. Des fois il pleut. Je dors pas bien je dors longtemps. J'ai mal mais pas si peur. Je marche et vois et sens les fleurs. Les oiseaux des fois. Michel et moi. Il est revenu de sa vieille mère bretonne hier. Pile pour la Fête de la Nation. Il n'est pourtant pas rassuré au volant tout seul si loin même s'il devrait depuis le temps. Il me tient me retient soutient. Je retrouve son souffle sous mon aisselle sa poitrine. *Retourner à l'hosto dans dix jours* il m'annonce mais moi : *oh s'il te plaît raconte-moi autre chose*. Autre chose avec de l'amour aux entrailles et quand je me souviens de toutes mes souffrances on est tellement plus fort mais il sourit se tait rien d'autre à raconter. On avance on fait le grand tour. Le jardin n'a pas de clôture sinon des arbustes taillés hauts et de

l'autre côté c'est un champ de friche encore jusqu'à la départementale et à l'étang blé ou maïs cultivés par un descendant ronchon d'immigrés polonais au début du siècle passé. Augure et répétition. On avance on contourne le périmètre du gazon jusqu'aux vieux arbres avec la vieille elle aussi balançoire et on revient couple mutuel sous le ciel nu bleu d'un azur ! et il me serre la taille plus fort me parle de notre… ma fille Blanche repartie hier à ses affaires et me caresse sous les seins. Pas que j'en ai de trop mais dessous. PPH ! Il va me manquer. Ses mains vont manquer à ma nuque mais aussi faut le savoir j'aurai plus non plus de nuque ! Et je crisperai ma bouche par réflexe et je rirai sans lèvres suffoquée bouillons de sang et le brasier dément sur deux heures au bas mot et ensuite peut-être on me retrouvera une dent dans le tamis un os moitié fondu pour que le boulot soit fait bien fait jusqu'au jour je sais pas quand où on m'écrira qui ? À ma nouvelle dernière adresse qui ? Est-ce qu'on peut encore lire une fois mort ? Qui ?
C'est la nuit et pourquoi c'est la nuit ? La bouille grillée les dents grillées les yeux grillés bouche les lèvres la langue grillée le cou la chair les jambes grillées le ventre aussi même la foufoune. Je suis à toi console-moi faut laisser refroidir toute une nuit pas moins – personne plus que moi – mais allez viens je suis à toi.
Ça avance à rien de rouler cette peur dans ma tête mais c'est elle pas moi qui roule seule.

Je m'appelle Dilsey du plus loin que je peux me rappeler et ça sera encore Dilsey quand tout le monde m'aura oubliée. Comment saura-t-on que c'est Dilsey quand tout le monde t'aura oubliée dit Caddy.
Ça sera dans le livre ma chérie dit Dilsey. Écrit tout au long. Tu pourras le lire ? dit Caddy.
J'aurai pas cette peine dit Dilsey. On le lira pour moi. J'aurai qu'à dire : me v'là.

Tu dis :

Nous revenons entre le cerisier et les plates-bandes arrosées devant la maison. Je vois hors cadre la mare vibrante de têtards les clématites les fuchsias les bambous exfiltrés et puis la table de plein air déjà prête au repas du soir ou l'apéro mais il fait un peu frais et du coup on mangera à l'intérieur. Chut. Nous rentrons. Il me libère le passage tient la porte. Je m'appuie et rigole en moi-même : ils sont toujours là qui au téléphone qui aux rangements qui à lire une revue idiote comme on en trouve aux salles d'attente des toubibs. Beurk. Pas envie. Pas tout de suite. Mon père m'interpelle d'un : *ça va ma grande ?* Il dit *ma grande* car c'est connu de tous au nid qu'on est chez nous. *Et oui ta grande ça va*. Je longe la table jusqu'à l'autre rocking-chair près de l'escalier. Pouf. Ça bascule pas bien mais c'est reposant. Ça n'avance rien de penser plus tard à l'hôpital les IRM les gaz du sang. Rien non ou alors seulement pour après comment c'est pour

après une fois qu'on a atteint son heure ? Il y a beau temps que la descente est entamée. Je trouve. On lutte on lutte mais ça suit sa petite bonne femme. Y a des fois des rapides d'autres des cascades ou comme aujourd'hui des étales même si tout coule inéluctable ; une qualité contre laquelle faut pas lutter et c'est l'accord ou l'interdit et c'est l'amour, des machins jamais évitables. On dit idiosyncrasie, non ? Je crois c'est dans *beaucoup meurent tard et d'autres, tôt*. Des fois aussi je voudrais l'être déjà morte qu'on le soit ensemble une bonne fois tous. Blanche est un tuyau en Seine-et-Marne à 300 bornes maintenant au moins d'ici. Fatiguée. Je vois pas comment une campagne vide de tout peut m'éreinter à ce point mais c'est le maximum pour avoir attendu qu'il revienne de sa mère. C'est ça qui provoque les chagrins de mourir les uns derrière les autres. Je vais veux monter m'allonger. Fatiguée. D'un coup ensemble *boum* éviterait bien des larmes et nos cœurs déchirés. Je peux monter. Il m'aide c'est drôle et me pousse sous les fesses à chaque marche. Je sens bien sa peau de tabac. *Boum* mais je ne devrais pas penser ça jamais de la vie. C'est par moments la vie quand j'entends la pendule comtoise. Si je veux je pleure mais pas maintenant. Arrivés. J'ai là mon lit moi mes deux oreillers adossés. Arrivée. Je peux l'entendre qui me cause en m'humectant le front les yeux la page tournée dans le tic-tac du rez-de-chaussée.

Une vraie sonate. Je sens mon sang. La maladie farcie d'écueils tic-tac adossée à la téloche à l'oreiller qui me tape doux la télé plate les images muettes aussi avec leur engrenage comtois. Je peux l'entendre et ses doigts me frôlent les lèvres et je peux entendre les murs et puis les siennes sur ma joue. Tic-tac. Sur mes yeux. Tic-tac qui vient elle aussi de sa Bretagne la pendule c'est marqué au bas du cadran et vieille mais belle encore fine effilée tic-tac-tic-tac. Et son odeur de tabac sur les doigts de mon front. Ses yeux puis ils s'écartent. Blanche est un tuyau. Je ferme mes yeux qu'il les touche. Je lui fais croire je dors un peu devant la télé du tic-tac. Je ne l'entends plus. Dans l'écran c'est le bandeau bas des infos :

Une banque un DAB et un supermarché braqués. De mon temps un *dabe* était un père de la vraie vie.

Un garçonnet est à l'hôpital. Bon vent !

Comment s'occuper par mauvais temps défile de droite à gauche en sous-titre. Baiser ?

Les 69 ans de la rafle du Vel d'Hiv. Et ma trouille, tu la veux ma trouille ?

Vivre dans un container. Tic-tac.

Je me referme je sais tant de choses pas à dire. Pourquoi lui moi ? Jamais me blesser pas possible et ensuite comme un stock de Stilnox à rêver style *Nuits en couleurs*. Rayées du jour plein l'escalier et la télé en coin quand je serai plus là à me faire aimer et qu'est-ce qu'il me trouve je

le demande ? Plus tard oui je raconterai devant tout le monde les initiales à l'intérieur de nos alliances sans ça y aurait aucune raison.
Un et deux *tchins* à nos santés !

Savoir qu'on ira pas plus loin,
Que le cul de nasse est atteint,
Et que ce lit où l'on se jette
Est le p'tit nom d'une oubliette.

Je dis :
Le même jour et même scène qu'ils forment autour de la tablée des petits pains du déjeuner. Les uns mangeant d'autres debout servant ou desservant et je te vois sur le canapé masquée régulièrement par leurs passages stroboscopiques. Tu ne dis rien. T'es ma souris. Tu souris loin. Chemisier rouge et *en cheveux* résolument droite calée de coussins et contente. Oh dis donc pour ça oui, t'es contente. Tu ne regardes rien de précis et tes yeux se voilent parfois et quand même, tu rayonnes. La vie explose. Tu ne la vois pas tu la rêves et il me vient l'idée nous là qu'autour on te rassure et d'autres fois qu'on t'oppresse, te confine en toi comme un trop-plein au bord de verser. Les voix les poutres finissent confondues si bien que tu te lèves d'un coup. Tu échanges un mot au passage. Tu te diriges vers la salle d'eau puis revenue perlée de gouttes tu t'installes sans hésiter. Te sers à table une tasse de thé. Droite toujours rouge et tes cheveux tes yeux on dirait Modigliani. Humour, amour ou crânerie ? Image de traîne aux mirettes et puis les voilà réfractées et s'il arrive qu'elles

croisent les miennes c'est une nasse, pareil un autre n'importe qui et de croire ça se change vite en la tendresse intimidée du gamin que j'ai été un paquet de fois dans ma trouille d'une première fille nue. D'ailleurs ta chute de reins provoque toujours chez moi des érections si vives que je me sens obligé de vérifier que personne s'aperçoit.
Mont des merveilles.

Si je ne suis plus ici, tu pourras encore me parler. Tu sauras…

Du service des Urgences au crématorium des Pignoux y a un bon kilomètre. Le compteur de la Peugeot rouge en profite pour passer 20 000. À l'intérieur on est cinq je sais plus qui. On suit. Soleil flou. On tient la file du corbillard. On te suit sous le ciel mouillé. Je chiale au risque de nous planter pas 10 à l'heure. Les enterrements roulent toujours doux, façon sirop. Peut-être que j'en ai envie. *Le nombre enfin. Et au complet. Les morts revenus, les anciens. Les plus frais aussi, ceux d'hier. Et les vivants, les morts-vivants. Dans la plus stricte égalité de la grondeuse* pro-defunctis*, les couplets de jadis te retombent dessus comme des parpaings…*
De l'eau clignote qui s'en fout sur le bitume.
Il a plu et il ne pleut plus et soudain une fissure des nuages quelque chose de flasque flottant un arc-en-ciel qu'oserait pas un mirage d'après l'averse et toi dans ce corbillard après 20 000 courus ensemble.
Et dès demain, libido veuve…

On vit sa vie à l'oublier. Tu me permets plus d'y couper et ces pages poseront le contraire.

Écrire ma femme en vérité pour des gens qu'on ne connaît d'Ève, qui sont à naître va savoir, à mourir un jour t'ayant lue histoire de rappeler ton âme, ta mémoire, ton corps en prime…

Le savoir avant de disparaître, non pas évanouie : disparue…

Et si aussi t'as existé, si t'es bien venue au monde un jour par où tout ça a commencé…

Moi je construis des marionnettes
Avec de la ficelle et du papier.
Elles sont jolies les mignonnettes,
Je vais, je vais vous les présenter…

Ce qui risque, à mouiller mes piétés de vapeurs, d'attirer des *littératures !* Mieux alors d'y aller franco : nous sommes pas près de nous revoir. T'es passée seule et tes amours et ta petite apocalypse dans le miroir de nos histoires ! T'es venue pour pas revenir mais dis un peu à qui je vais pouvoir expliquer ça maintenant, pourquoi ? Moi qui décris tant les détails parce qu'une fois dits c'est plus à faire ou alors pour les conserver mais je raconte pas si bien la liste des souffrances, ça non et il en manque toujours. Faudrait un poème d'aède : pas dire ta fin mais dite sans moi. Drôle comme t'es longue carrément belle sans limite ; pareil et même dans le quotidien l'angoisse ou dans la joie et grande et belle aussi dans l'immobilité une fois morte ou c'est ton chariot qu'est trop court. Je te reconnais dans cette salle blanche et pas vraiment. Je te revois. Je

me rappelle ton corps tes cuisses et tes mains d'autres souvenirs. Même les pires, les génétiques.

Oh s'agissait pas de guérison jusque-là mais de durer encore et repousser genre au balai l'inondation. Un constat. Pas une ambition. Une échelle de jours sur des nuits.
L'absente compte mieux : un truc breton, une carie ! Je ne t'en aime que plus au monde. Sûrement mon instinct bouseux. On est des lignées de ploucs tout le monde sait même les ministres. Je dois être un peu croyant même. Je me demande. Un petit bout.
Donc t'es vite morte.
Donc t'as vécu.
Donc tu vis quand je te bredouille.
Tu sais plus les réalités alors maintenant, mes ragots ?

Non pas pouvoir. Vouloir. Je le veux. Ainsi c'est donc toujours cette vieille chair, si vieille qu'elle puisse être. Parce que si le souvenir existe en dehors de la chair ce ne sera pas le souvenir parce qu'il ne saura pas ce dont il se souvient, et donc quand on a cessé d'être, la moitié du souvenir a cessé d'être également, et si je cesse d'être alors tout souvenir cessera.

Impactées par l'après-guerre nos familles ouvrières comme les paysannes d'avant adoptaient vaille que vaille les signes d'une vieille modernité. Droits et progrès et images et Indochine et Algérie conflits masses assurances-mort et kleenex bombes et troupes congés bagnoles. Freud Astaire au ciné parlant pour femmes

libérées… Les mots vieillissent comme les gens et comme les gens et comme le feu, meurent sous la cendre. *Moderne* tiens comme qui dirait une mignardise des Trente Glorieuses au moment qu'on nous met au monde. *Ambulances modernes, Confort moderne, Modern Express* ou *Gauche moderne* de quand l'histoire fuyait d'avance son avenir. Par contre *tristesse* ne vieillit pas, aucun risque !

Tristesse de souche !

Oh ça l'après-guerre je connais et dès le début même, j'y suis né. Les *années de relève* sont les miennes et un jour y a eu la télé et on la regardait en famille le soir dans la salle à manger avec le chemin de table au cordeau sous un cactus, un immortel. *C'est bête comme fin et j'aime pas quand ça finit mal* disait mon père d'à peu près tous les films.

Mais c'est bien sûr Papa, t'as bon ! Quand ça finit, ça finit mal. Toujours. Même c'est marrant qu'on y revienne. T'es morte un jour de Sainte Charlotte guillotinée par Robespierre et zou !

C'est bête comme fin.

2

Du lieu commun où nous en sommes, l'histoire peut s'emberlificoter de mille détails ou courir son dénouement disant que j'ai des souvenirs comme si je les avais lus : pas les miens mais la même époque les *mêmes saisons* et plus tellement des souvenirs des fois ou alors si floconneux vagues que je les rabâche. Ainsi quand après-guerre peu d'elles fumaient on trouve quasi dans chaque famille des photos de femmes clope au bec. Les mômes aussi des cigarettes en chocolat comme pour papa mais sans photo.
Ou plus tard…
Des femmes cochères disais-je des jeunes grasses ou brunes maîtresses épouses pucelles tantines cousines concubines. J'en ai moi un cliché de ma mère de trois ou quatre de ses sœurs et une bien sûr de toi récente mais à l'ancienne hein, noir & blanc en cigarette par je ne sais qui avec tes yeux modifiés sombres et tout de même provocants.
Chaque fois j'y résiste pas.
Je résiste pas mais je fume.

Pour les premières leurs hommes trouvaient drôle d'en tirer des portraits dessalées. Cette pose fille de mauvaise vie le prolo paternel y planquait une gloriole de voyou et montrant sa moukère aux collègues leur prouvait qu'il en avait une.
Que ces potes sifflaient chaque son tour.
Aujourd'hui que tout le monde arrête le fumage, chacun semble s'assurer un avenir avant l'heure. Toi non mais moi j'arrête pas et me montant à ta hauteur, j'en fume une autre et tu me plais portraiturée et à mon tour j'ai pris une photo de cette photo avec un flash sans le vouloir où on t'y voit toi et ta clope avec en fantôme dans un coin mon faciès de pape toxico. De soviet bidouilleur d'épreuves.
Quand même t'es belle.
Toujours déjà salement belle.
Dans nos classes d'âge plus besoin de morgue la femme est *libre* et ta photo se révèle moins provo qu'en prise avec l'époque. Faudra un jour vous afficher ma mère et toi en côte à côte au mur ensemble deux fumeuses. Manière d'avouer qu'en ces paisibles parenthèses la mort la vie étaient un cirque un peu plus chien qu'un effet de manches.
Deux miennes Mères promises.
Toi jouant la grande avec mégot quand tes poumons l'interdisaient.
Elle, fausse canaille.
Toi que je croise tous les jours sur la crédence devant la fenêtre et souriante clope au bec. Quand je rentre le soir dans la pièce mes yeux souvent sur ce portrait. Je m'en approche faussement surpris… De suite après

tombé la veste j'hésite je reviens sur mes pas m'arrête devant toi je t'observe… Dans le peu de lumière traversant les lames du store tes traits me paraissent nouveaux… Leur expression autre. Comme une touche soutenue de moquerie dans le regard… Je relève le store et ça nettoie les ombres. La lumière souligne ton rire aux commissures comme si je vous surprenais lui et toi dans un même miroir. Je m'approche encore et scrute… aucun doute quelque chose a changé… je ne rêve pas… Cette photo peut-elle donc être pourvue de vie ? Les veines de ton front palpitent mais non et ta mutine petite moue qui est toujours presque un sourire aussi imperceptible que d'habitude. Un rien.

Au centre exact d'un volant qui tourne,
y a aucun mouvement.

Ma mère son portrait de fumeuse est rangé lui depuis un bail je sais plus où. Sur un autre elle pose dans une contre-allée du Champ-de-Mars en socquettes et talons de bois et personne à côté. 1942 en noir en bas écrit à la main. C'est drôle, ça resurgit de rien, de nulle part sur fond d'Holocauste et je voudrais dire je me souviens aussi de ça mais c'est pas le cas.
Pas né et elle, peut-être pas dépucelée ?

Passée l'époque photo-mégot cette jeune femme devenue ma mère remmaillait des bas à Auteuil ayant plus trop le temps du cliché et aussi là elle fabriquait d'authentiques boutons clipés de tissu à la demande. Une guitoune vitrée deux sur deux ou cinq mètres

carrés à prix d'or et un pupitre avec machine Vitos *Spéciale* Ébonite, une estrade sommaire où je restais moi sagement assis quand l'école faisait relâche et la porte qui ouvrait sur rue avec la place pleine à craquer pour une seule cliente pas plus.
Petite échoppe shop-gambettes récoltant la marée femelle comme n'importe quel caboteur. *Aux beaux bas d'Auteuil* ça s'appelait avec une marche entre un bougnat et son hangar à camions crades : un cagibi au 60 de la rue du nom où il en arrivait des galbes au moindre accroc. Bourgeoises du coin à se plaindre de la fragilité des Exciting-soie ou Kaiser.
Ceux-ci pourtant sont des bas germaniques, n'est-ce pas ? Elles dandinaient et renaudaient dans des parfums de fanfreluches pendant que ma mère leur vantait d'autres produits plus nouveaux que d'autres. Les *Fabriqué français* DD Dim ou JIL Gillier et le Rhodia à *15 deniers* et le classique DeLuxe et les bas Lys ou le tout dernier *Montagut, le bas qui fait baisser les yeux* et les récents Bouvier de Lyon *si fins, solides, transparents pour des jolies jambes éternelles, jeunes et sveltes*. Toujours encore il en venait, pimpantes, moins gaies, girondes aussi rousses à nichons, culs étranglés et toutes en mollets molletons, vérins pour zobs aux aguets où qu'elles dandinent. C'était mon trésor moi mouflet cette chimère des minous pas racontables mais débordants de vie de jus ; ma prime éducation galante.
Un mâle c'est joué vers 10-12 ans. À l'âge pour moi des rimes débiles je peux dire qu'elles allaient de source tant elles sentaient bon ces sirènes à m'enrôler. Aussi comme initiation du pétale et plus pur à l'âge que

j'avais, leurs finesses d'impératrices, y avait pas meilleur tête-à-tête. Enfin je crois, c'est l'impression et j'en prenais des galbes chauds pour des nuits entières de branlettes.

Le vrai *Séduction de Paris*.
Bas nylon
fabriqué en France.
Tél. : OPÉ 67-62.
Distrib. exclusif Fimat, 4 rue de la Paix.

Faut être juste ces mailles filantes c'était le souci des dames d'alors. Appeaux d'accrocs dentelures *Rien*. Le Tout-Puissant m'en est témoin : depuis l'enfance ça me tient, depuis l'impossible matrice pour les moiteurs interdites. Toujours oui la fourche des femmes mais jamais sans vraiment la voir ou alors c'était par erreur sous la nuisette d'une cousine ou chez ma mère-là remmailleuse sept ans durant des beaux quartiers. *Lingerie – Bas – Apprêt de neuf – Remmaillage – Stoppage.* J'y ai passé combien d'aprèms rêvant leurs touffes aux habituées jusqu'à la fibre de leurs ongles ? Les jeudis y avait pas école. Ça date d'avant les collants deux balles de quand les cuisses bridaient de jarretelles et qu'ils filaient sans cesse les onéreux Vitos ou les Exciting des marquises. *Crotte, un accroc!* On stoppait la maille prime abord puis elles trottaient la voir ma mère. Magnaient du fion pour y montrer l'affreux détail où et quand comme c'était arrivé le tissu retroussé sur la peau pas gênées qu'un mioche de… quoi ? 11 piges

guère plus et son œil soient à la hauteur quand les jupes relevaient de trop sur leurs sublimes secrets brûlant la fine soie d'une culotte. Et même un jour pour préciser la grosse des *Boiseries Louis* d'en face – petits rideaux crochets Versailles, 14 ou 15, des guéridons des napperons et des crédences italiennes – zéro culotte elle hors froufrou dans sa pénombre. Ouverture songe à découvert. Dodue toison, toute sa personne, frisettes à débotter la peau. Juste chignon, comme elle aussi, un fourré rond, pompon topiaire très français et dense et dru de crin satin. De cimier russe. Ses jarretelles lui comprimaient, corsetaient trop, sa peau boudinait de chairs bleues les cachant comme un domino. Du lys on croirait au revers. Moi aussi. Bouquet cuivré de frisotis. Voilà donc ça qui fait plaisir de veiller aux moindres détails, froncer les rebords crantés fous. J'en revenais pas que ça a l'air doux et bouffant, boisé d'outremer et elle de face l'air de rien comme si ce barbu était pas le sien. Comme si oubli et oubli d'oubli à deux mains – pâles méduses – campée devant une technicienne discrète et son mioche et aussi l'étagère du fond où d'autres pubs s'affichaient et le comptoir contre lequel je m'entendais battre le cœur la bouche arrondie clandestine.
Mon côté rainure de la Force.

Concrètement pour que ma mère le diagnostique lui fallait d'abord de visu constater l'état du dégât et la bourgeoise ainsi contrariée relevait ses jupons ses froufrous sa jupe avec ou sans, en soie aussi, même temps que dentelles selon les jours, modes, arrivages.

Mes premiers poils au plein d'un slip sont donc de là exactement avenue de la Porte d'Auteuil dans ce beau quartier Molitor. Mes exquis raisins de Corinthe en attendant de les savourer sur de plus novices donzelles. J'étais minot CP, 6e on s'en fout bien. Elles sentaient toutes bon le fric. Le bon trio : maille, l'ombilic et la mère qu'à défaut de concevoir génitrice j'incorporais son regard au mien tout comme ses gestes qualifiés. Des familiers ces *Remember* : j'en bande encore du zéro slip à la sans-gêne faisant mine au *buisson ardent*. Oui-oui et pas fini au jour que je cause. A-t-on d'ailleurs jamais la force de renoncer aux sans pareilles ? Je l'ai pourtant depuis enfoui un peu mon nez dans ces calices. La blonde brune ou grassouillette ou maigrelette vieille ou cocue épouse pucelle et des canons ! Du mieux je t'en fiche mon billet ! Le nez et l'œil l'esprit aussi, chutes d'Œdipe… La bouche aux mouillettes. Pas rien !

Gratos pro Deo !

À cet âge, il pense pas à mal notait la coquette d'un sourire. Blonde mise en plis balancée de hanches larges à croquer et m'offrant ses jarretelles clipées sur sa fragile peau laiteuse. L'époque avait ses pour ses contre. Beaucoup appréciaient la guêpière. Les discussions ça s'emballait. *Mon mari. C'est lui, il préfère. Vous savez comment sont les hommes* soutenant le sous-entendu.

Elle répondait trop rien ma mère. Elle avait pas d'avis ou révérencieuse, le donnait peu. C'est pas du même qu'on soit cliente ou besogneuse. Maman la ramenait jamais. Elle les laissait causer les bourgeoises et hochait d'un air qu'en dit long. Aussi j'avais droit aux câlins

leurs doigts des fois m'ébouriffant en même temps qu'elles troussaient de l'autre. Jusque dans le cou leurs ongles doux mèche après mèche. Les dures bagouses. Ma mère elle s'en rompait les dents mais elle allait pas rabrouer une cliente fidèle comme là en train d'exhiber ses cuissots et l'échelle des mailles plus bas.
Jamais vers en bas malheureuse, toujours le bas dans l'autre sens ! Sinon ça se file de partout. C'est délicat la soie savez-vous, léger si fragile.
Et cher, Madame, très cher, rajoutait l'autre.
Elles se stoppaient souvent la maille filée avec un petit pinceau de vernis à ongles. Ça non plus aurait pas fallu. Moi dans mon coin d'image motus je lui gaffais ses falbalas à la richarde quand mes premières triques m'affolaient. C'était doux pourtant mais fâcheux en culotte courte et socquettes. Sournois comme si j'étais fautif. Quand l'affaire était entendue la pratique s'allait déloquer à domicile puis nous revenait dans la minute avec ses bas encore tous tièdes dans un pochon. Quand elle sortait comme ça valsant j'y reluquais moi ses coutures. À l'époque c'était d'authentiques et même à talons renforcés.
Jetés de cachemire organdi ! Guipures ! Fragrances !
Maman me protégeait comme toutes mais faut pas cracher dans la soupe c'était moi qu'elle récriminait une fois éloignée la charmeuse. Elle continuait un temps de remmailler en bougonnant avec doigté…
Devrait avoir honte, cette-là, de s'échancrer devant le monde.
L'aiguille allait sa main poussait et son pied pressait la pédale. Vrrr. Vrrr. *Moi, à sa place, je te le dis… et toi en plus, toi tu ronronnes…* et derrière elle placardée haut